Document généré le 2 mai 2025 21:49

**Anthropologie et Sociétés**

# Patrick Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 2001, 458 p., bibl., illustr., lexique.

Laurent Jérôme

Volume 26, numéro 2-3, 2002

Mémoires du Nord

URI : https://id.erudit.org/iderudit/007072ar
DOI : https://doi.org/10.7202/007072ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Jérôme, L. (2002). Compte rendu de [Patrick Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 2001, 458 p., bibl., illustr., lexique.] *Anthropologie et Sociétés*, *26*(2-3), 281–283. https://doi.org/10.7202/007072ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

revendeuses de crack dans ce milieu très masculin, qui exhorte son amie brutalisée par son conjoint à suivre son exemple, tirer sur son amant constitue *le* moyen de se protéger contre lui.

Parallèlement au commerce de crack, la stratégie de survie dans le Barrio repose sur l'instrumentalisation de l'État. Exclus de l'économie légale capitaliste par leur éducation scolaire insuffisante, par l'inadaptation de leur capital culturel aux valeurs de la société dominante, et surtout par le dispositif institutionnel américain incapable de prendre en compte leurs spécificités culturelles, les habitants du Barrio accèdent cependant, parfois par la ruse et la débrouillardise, aux ressources économiques de l'État. Quand bien même ils existent par l'informel, ils ne s'abstiennent pas de réclamer à l'État américain des ressources telles que les indemnités d'allocations familiales, de sécurité sociale, etc. L'obtention de telles indemnités s'effectue par la manipulation des chiffres administratifs, le refuge dans le statut d'invalide physique ou mental, etc.

L'accès des nuoyoricains aux ressources de l'État passe également par des choix qui reproduisent leur propre situation d'individus pauvres. Ainsi, de nombreuses femmes multiplient les grossesses pour accéder aux logements mis à la disposition des mères célibataires ou des jeunes mères par la municipalité new yorkaise.

L'autodestruction et la souffrance qui adviendront de tels choix pour la communauté nuoyoricaine en particulier, et toutes les communautés marginalisées des États-Unis, justifie la critique acerbe du système socio-économique américain par l'auteur de cet ouvrage. Et dans un esprit constructif, il avance des propositions on ne peut plus opératoires, à savoir couvrir les besoins en santé de ces populations, leur donner un système d'éducation performant, encourager les efforts des habitants du Barrio pour intégrer le marché économique légal. Excellent livre, donc, à relire.

*Abdoulaye Gueye (laye69g@hotmail.com)*
*Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions — CELAT*
*Université Laval*
*Québec (Québec) G1K 7P4*
*Canada*

---

## Patrick Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 2001, 458 p., bibl., illustr., lexique.

Sans-abri, sans domicile fixe, marginaux, errants, vagabonds, mendiants sont des termes qui renvoient immédiatement à des dimensions particulières du vécu : le logement et son absence, le trottoir, la manche, la solitude, la désocialisation…

Patrick Declerck a décidé de les appeler *clochards*, « parce qu'il faut bien leur donner un nom. Celui-là n'est en rien meilleur que les autres, sinon qu'il renvoie à des images partagées, en France, et par tout le monde » (p. 12). Comme le souligne Yves Mamou (2001), il est difficile de situer cet « OLNI (Objet Littéraire Non identifié) ». Mais est-il seulement pertinent de vouloir le situer ?

« Routes », première partie de l'ouvrage, transporte le lecteur au cœur de cette « culture de la place publique » (Gaboriau 1993). « La vie dans la rue? On mendie. On boit. On s'engueule. On se bat. On se calme. On reboit. On dort. On recommence. Par-dessus tout,

on s'ennuie » (p. 27). Patrick Declerck a suivi les clochards dans la rue, dans les centres d'hébergement, à l'hôpital ; il a entrepris une ethnographie du proche et du quotidien ; il s'est fait ramasser incognito avec les clochards et emmener à Nanterre, au centre d'hébergement et d'accueil pour les personnes sans abri, pour y passer la nuit, pour se rendre compte de l'intérieur.

Les itinéraires des expériences individuelles sont présentés à travers un ton limpide et largement accessible contribuant à dresser des portraits cliniques, tantôt attachants, tantôt révoltants, qui complètent de manière presque naturelle le discours — retranscrit — des acteurs. Cette retranscription est d'ailleurs vidée de toute hésitation, maladresse et erreur de langage, privilégiant ainsi le sens et la portée du discours.

Celui de l'auteur est appuyé par la transparence du chercheur qui livre régulièrement des éléments de sa propre existence avec ses doutes, ses hésitations, ses craintes, ses échecs d'étudiant, de chercheur ou d'homme ; sa haine aussi, contre cette femme « tombée » enceinte pour toucher les allocations ; contre cet homme qui, lors d'une consultation, évoque froidement le meurtre d'un enfant resté impuni ; contre l'institution, qui croyant participer à une hypothétique réinsertion du sujet en favorisant son retour dans la « normalité », ne fait que rajouter au décès social, un décès physique. Il renvoie sans cesse le lecteur à sa propre image, à ses propres réactions ; il le transporte à ses côtés lors du récit de ses consultations.

« Cartes », deuxième partie de l'ouvrage, théorise les discours et les observations en posant la réflexion à la lumière des concepts de l'ethnologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse afin de penser le monde des clochards. Elle évoque les échecs des tentatives de prise en charge institutionnelle et examine de façon critique la relation soignant-soigné ou la fonction asilaire, élargissant ainsi le débat à l'ensemble du champ de l'aide et de l'action sociales. L'argumentation s'appuie sur une solide culture politique et philosophique tout en démontrant la pertinence des apports de la psychanalyse dans cette réflexion sur les processus de désocialisation.

« Désocialisation et exclusion sociale » ne constituent d'ailleurs plus des thèmes étrangers à l'analyse des phénomènes sociaux contemporains. Ces modes particuliers de rapport au social ont souvent été interprétés comme l'envers ou l'échec de l'intégration, de l'assimilation ou de l'insertion sociale touchant aussi bien des individus que des groupes complets. Être désocialisé ou exclu suppose une distanciation du social dans le sens d'une détérioration plus ou moins complète des conditions de vie au sens de la norme et des valeurs d'une société dominante donnée. La désocialisation est ici perçue comme un ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lequel le sujet se détourne du réel et de ses incertitudes pour chercher un soulagement dans un aménagement du pire (p. 294) ; pour Declerck, la désocialisation constitue en ce sens le versant psychopathologique de l'exclusion sociale. « Je pense en avoir soulagé plusieurs. Je sais n'en avoir guéri aucun » (p. 12). Ce constat fataliste du psychanalyste ne doit pas voiler le travail essentiel et engagé de l'ethnologue : même si l'ouvrage tombe parfois dans les clichés superflus du misérabilisme social médiatique, *Les naufragés* souligne avec efficacité l'inefficacité des structures, des stratégies et des pratiques d'interventions sociales actuelles à Paris et, plus largement, en France.

## Références

Mamou Y., 2001, « Voyage aux limites de la raison sociale », *Le Monde des livres*, 26 octobre.

GABORIAU P., 1993, *Clochard, l'univers d'un groupe de sans abri parisien*. Paris, Julliard.

*Laurent Jérôme (laurent.jerome@getic.ulaval.ca)*
*Groupe d'Études inuit et circumpolaires — GÉTIC*
*Université Laval*
*Québec (Québec) G1K 7P4*
Canada

---

## *Ethnologie française*, « Anthropologie ouvrière et enquêtes d'usine », n° 2001-3, juillet-septembre, 287 p., photogr., réf.

Presque deux ans après la publication du *Retour sur la condition ouvrière* de Stéphane Beaud et Michel Pialoux (1999), la livraison de l'été 2001 d'*Ethnologie française* est consacrée à l'anthropologie ouvrière et aux enquêtes d'usine. En effet, si le recul relatif de l'emploi industriel après une longue croissance, prévu en leur temps par Clark et Fourastié, s'est bien produit, les ouvriers et ouvrières sont en France huit millions et il faut une surprenante cécité pour ne pas les discerner. Ce numéro, coordonné par Delphine Corteel et Sylvain Lazarus, auteur en 1986 avec Natacha Michel d'une « Étude sur les formes de conscience et les représentations des OS des usines Renault », nous propose un retour sur les méthodes, les résultats, les démarches de chercheurs en sciences sociales qui examinent le monde ouvrier. Parmi ces articles, celui de Myriam Hidouci et Laurence Kundid est d'ailleurs un retour sur le *Retour* de Beaud et Pialoux, dans lequel elles se demandent si le dispositif et les méthodes mêmes de l'enquête n'interdisent pas de dépasser le constat de la crise de certaines catégories ouvrières. Au demeurant, il y a là un *leitmotiv*, celui de la nécessité du renouvellement des méthodes, qui perce dans nombre de ces papiers dont plusieurs sont dus à des chercheurs du GRAM (Groupe de recherche de l'anthropologie de la modernité) de l'Université de Paris VIII.

Alors que les historiens et les historiennes sont parvenus, en renouvelant leurs problématiques, à mettre en perspective le travail des femmes, insistant largement sur les distinctions, Anne Duhin démontre à partir d'une étude menée auprès de travailleurs et des travailleuses du textile du Nord que, pour les ouvriers comme pour les ouvrières, il n'y a « qu'un seul dispositif référentiel : le mot ouvrier » (p. 313). Prédominance également de l'identité ouvrière chez les travailleurs étrangers des années 1970, dont on a tenté de les déposséder en réduisant leurs luttes d'usines à des « grèves d'immigrés » plus ou moins communautaires, les arguments des commentateurs hostiles à ces grèves et aux grévistes étant repris comme preuve de la construction d'un « mouvement de l'immigration ». Laure Pitti établit de manière fort convaincante la superficialité de cette réduction et insiste sur le fait que ces grèves s'inscrivent d'abord, s'inscrivent surtout, dans l'histoire des grèves ouvrières, qui ne recoupe pas forcément les intérêts et les préoccupations des organisations syndicales. L'importance accordée aux mots, aux tournures, court tout au long de la revue, particulièrement dans l'article de Samia Moucharik, « Trois romans pour trois figures : l'ouvrier, le militant, la grève », qui à partir d'œuvres romanesques de Paul Nizan (*Le cheval de Troie*), Roger Vailland (*Beau Masque*) et Natacha Michel (*Le jour où le temps a attendu son heure*), considère la mise en scène et en paroles de l'engagement d'ouvriers communistes, du parti orthodoxe pour les deux premiers, d'une ecclésiole maoïste pour le troisième. Le commentaire littéraire permet de reconnaître dans ces trois livres la distinction opérée entre le militant et l'ouvrier. Mais entre les ouvrages du temps du PCF et ceux du temps du